

<https://divergences.be/Ce-que-la-guerre-d-Iran-signifie-pour-la-Chine.html>



# Ce que la guerre d'Iran signifie pour la Chine

- Aujourd'hui - 2026 - juillet-Aout 2026 -

Date de mise en ligne : mardi 30 juin 2026

---

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne - Tous droits réservés

---

### **Pékin craint plus la volatilité américaine que la puissance américaine**

Le président chinois Xi Jinping obtient les États-Unis qu'il a toujours désirés. Depuis le retour du président américain Donald Trump à la Maison-Blanche en 2025, Washington est devenu moins confiant dans son objectif mondial, moins engagé dans l'ordre fondé sur des règles qu'il défendait autrefois, et plus enclin à exercer le pouvoir de manière à déstabiliser les marchés, les institutions et les alliés. L'autorité et la crédibilité mondiales de Washington s'effritent.

D'une certaine manière, c'est une bonne nouvelle pour Pékin. Un Washington plus faible et moins moraliste est plus difficile à rallier pour les autres. Il propose un modèle moins convaincant. Elle est devenue moins capable d'organiser des coalitions et plus susceptible de chasser les partenaires mêmes dont elle a besoin pour équilibrer la Chine. Depuis des décennies, les dirigeants chinois souhaitent des États-Unis suffisamment forts pour maintenir l'économie mondiale à flot et prévenir un effondrement systémique total, mais incapables de façonner l'ordre international de manière à freiner l'ascension de la Chine. Xi est désormais plus proche de ce résultat que tout empereur ou chef de parti des deux derniers siècles.

Pourtant, ce n'est pas une victoire sans équivoque pour la Chine. Xi ne veut pas simplement des États-Unis diminués. Il veut un qui aide encore à préserver un ordre mondial stable. Cette distinction est facile à manquer à Washington, où les analystes supposent souvent que la compétition géopolitique fonctionne comme un tableau d'affichage : si les États-Unis perdent, la Chine doit gagner, et inversement. Mais Pékin n'interprète pas chaque revers américain comme un gain chinois, et les dirigeants chinois ne partent pas du principe que chaque ouverture géopolitique doit être exploitée.

Le plus souvent, ils attendent, observent et calculent leur prochain mouvement. Ils se demandent non seulement si les États-Unis ont été affaiblis, mais si l'environnement environnant est devenu plus stable ou plus chaotique. Pékin se soucie de savoir si le commerce continue de circuler, si l'énergie arrive à temps, et si les crises mondiales restent limitées plutôt que de se propager en cascade. Pour la Chine, la stabilité n'est pas une préférence douce.

#### **C'est la condition préalable à un renforcement national continu.**

La guerre américano-israélienne contre l'Iran, qui a dégénéré en un incendie régional, constitue le test le plus important à ce jour de la retenue stratégique de la Chine. Contrairement à la guerre de la Russie en Ukraine, la guerre en Iran menace les intérêts stratégiques fondamentaux de la Chine — non pas à cause d'une dépendance aiguë aux hydrocarbures du Moyen-Orient, mais parce qu'un Washington de plus en plus volatile déstabilise l'ordre mondial dont dépend Pékin.

Le danger pour la Chine ne réside pas dans la rareté immédiate mais dans le désordre. Un États-Unis simplement plus faible est gérable ; un système imprévisible, violent et non contraint par le système qu'il défendait autrefois est bien plus périlleux. Un déclin des États-Unis pourrait créer des opportunités ; une Amérique volatile détruit précisément les conditions qui permettent à ces opportunités de se concrétiser. Ce que Pékin craint n'est pas que Washington perde le pouvoir, mais qu'il manie son pouvoir restant de manière à rendre le monde plus difficile à naviguer. Face à un Washington de plus en plus imprudent, la direction chinoise agira avec prudence, protégera ses vulnérabilités et résistera à l'idée d'assumer des responsabilités mondiales qu'elle n'est pas équipée pour assumer.

La réponse discrète de la Chine à la guerre en Iran — engagement diplomatique, appels au cessez-le-feu et

éviter d'une implication militaire directe ne reflète ni de l'indifférence ni une recherche opportuniste de gains. Il s'agit d'un effort délibéré pour gérer le risque systémique, préserver les conditions extérieures nécessaires au commerce et aux flux de capitaux, et préserver les fondements de l'ascension à long terme de la Chine. Le défi de la Chine n'est donc pas seulement de s'élever au sein du système mondial, mais de survivre à son effondrement. Dans un monde de plus en plus façonné par la perturbation plutôt que par le design, la plus grande menace pour les ambitions chinoises n'est peut-être pas la force américaine, mais l'instabilité américaine.

### ENTRE LES MONDES

Depuis sa réouverture au reste du monde en 1979, la Chine a accumulé richesse et pouvoir au sein d'un système international construit et soutenu par les États-Unis. Pékin a exploité cet ordre, s'est opposé à lui et a construit des alternatives autour de celui-ci. Mais cela dépendait néanmoins des conditions essentielles prévues par l'ordre : voies maritimes ouvertes, marchés en expansion, capacité à emprunter et commercer en dollars, et institutions multilatérales suffisamment solides pour absorber les chocs géopolitiques avant qu'ils ne deviennent systémiques.

Cette dépendance est profonde. Alors que Xi a poussé l'économie vers une plus grande autonomie au nom de la sécurité, l'industrie chinoise a fait face à une baisse des profits et à une surcapacité croissante signes de la pression qu'un tel changement implique. Pour compenser, Pékin a développé une boîte à outils de plus en plus sophistiquée d'art politique économique, tirant parti de l'accès à son marché intérieur, la domination de la chaîne d'approvisionnement dans les terres rares, les prêts et accords d'investissement, ainsi que des outils coercitifs tels que les contrôles à l'exportation et les sanctions. Mais ces outils reposent sur une hypothèse essentielle : que le système international reste stable, prévisible et gouverné par des règles plutôt que par la puissance brute.

Ce postulat est désormais remis en question. Les récentes actions militaires de Washington au Venezuela et en Iran, menées sans grande considération pour les conséquences économiques ou le droit international, soulignent une réalité que les stratèges chinois ne peuvent ignorer : le système dirigé par les États-Unis qu'ils ont appris à naviguer et exploiter est en train de s'effiloche, et la réorganisation en cours pourrait ne pas servir les intérêts de Pékin. Les dirigeants chinois considèrent les États-Unis comme une puissance en déclin, mais qui devient de plus en plus dangereuse, pas moins. Ils comprennent qu'à mesure que l'influence économique et diplomatique de Washington diminue, il pourrait de plus en plus se tourner vers la seule forme de pouvoir dont il dispose en abondance : la force militaire.

Du point de vue de Pékin, les interventions de l'administration Trump au Venezuela et en Iran ressemblent moins à une gestion impériale confiante qu'au défillement d'un empire en phase avancée, cherchant à exploiter sa suprématie militaire résiduelle tant qu'il le peut encore. Des États-Unis plus volatiles et moins contenus ne réconfortent en rien les élites chinoises, qui sont sensibles aux risques posés par un hégémon qui n'a plus confiance en son propre ordre mais possède néanmoins une capacité destructrice inégalée.

Si la puissance américaine ne faisait que s'éteindre, la Chine pourrait être tentée d'agir rapidement, de saisir l'occasion et de consolider sa position. Mais si le déclin américain prend la forme d'une coercition économique croissante, de l'effondrement des règles et institutions du commerce mondial, et d'une agression militaire, Pékin pourrait plutôt se retrouver dans la position de défendre, du moins rhétoriquement, des éléments de l'ordre existant contre le comportement perturbateur des États-Unis. Pour la direction chinoise, le problème n'est pas que les États-Unis disparaissent en tant que leader du système mondial. C'est que les États-Unis pourraient rester assez puissants pour riposter tout en devenant moins prévisibles dans leur utilisation de ce pouvoir.

### AUCUN GAGNANT

La guerre en Iran illustre cette dynamique de façon saisissante. Pour beaucoup à Washington, une nouvelle

aventure militaire américaine au Moyen-Orient semble être un cadeau stratégique pour la Chine. Si les États-Unis sont engagés dans un autre conflit régional, la logique veut que cela libère la main de Pékin en Asie. Mais la direction chinoise ne considère pas la crise comme un jeu à somme nulle. Un Moyen-Orient plus instable ne se traduit pas facilement par un avantage chinois. Ni Washington ni Pékin n'échapperont indemnes aux répercussions géopolitiques et économiques de cette guerre.

Pour la Chine, la fermeture du détroit d'Ormuz au trafic maritime n'est pas une préoccupation abstraite. La Chine est le plus grand importateur mondial de pétrole brut, avec environ 70 % de son approvisionnement provenant de l'étranger, dont environ un tiers doit passer par le détroit. Malgré cette exposition, la Chine reste relativement isolée à court terme. Dans les semaines qui ont suivi le début de la guerre, les prix de l'essence en Chine ont augmenté d'environ dix %, contre environ 25 % aux États-Unis. Les exportations de pétrole iranien vers la Chine continuent de traverser le détroit, et Pékin conserve la plus grande réserve stratégique de pétrole au monde, équivalente à plusieurs mois de demande intérieure.

Une guerre prolongée qui endommagerait les infrastructures pétrolières et gazières en Iran et dans les États voisins du Golfe présenterait des risques bien plus grands, menaçant la sécurité énergétique de la Chine et déclenchant potentiellement un ralentissement économique marqué. L'économie chinoise orientée vers l'exportation dépend du bon fonctionnement du commerce mondial. Les exportations représentent environ 20 % du PIB, dont presque entièrement se déplace par voie maritime. Des retards d'expédition, des coûts d'assurance plus élevés et un déviation autour des points d'étranglement augmenteraient les coûts pour les exportateurs. Parallèlement, la hausse des prix de l'énergie freinerait la demande mondiale, diminuant les ventes à l'étranger et se traduisant rapidement par une pression économique intérieure. Rien de tout cela ne sert les intérêts de Pékin.

Ces vulnérabilités comptent non seulement sur le plan économique, mais aussi géopolitique. La quête de l'autonomie stratégique par la Chine dépend toujours d'un système mondial qui reste ouvert et prévisible. Pour Pékin, l'autonomie stratégique ne signifie pas l'autarcie, mais la capacité à opérer dans ce système en conditions favorables grâce à l'accumulation régulière de la force économique. La Chine se prépare à un monde plus turbulent, mais la préparation n'implique pas de préférence. Sa volonté d'être autonome vise à réduire la vulnérabilité, pas à faire de la Chine un vainqueur relatif dans un monde instable.

Les inquiétudes concernant l'instabilité croissante se manifestent déjà dans la planification économique chinoise. Dans son dernier plan quinquennal, Pékin a abaissé son objectif de croissance entre 4,5 et 5 %, le plus bas depuis des décennies. Une reconnaissance que l'environnement mondial qui a autrefois alimenté sa montée devient moins fiable. Une croissance plus lente n'est plus considérée comme une déviation cyclique mais comme une contrainte structurelle due à des pressions démographiques, des tensions commerciales extérieures et une incertitude croissante.

Le défi de la Chine n'est pas seulement de s'élever au sein du système mondial, mais de survivre à son effondrement.

Parallèlement, Pékin donne la priorité à ce qu'il appelle les « nouvelles forces productives de qualité » des technologies avancées destinées à soutenir la croissance alors que des secteurs comme l'immobilier ralentissent. Ce changement rend l'instabilité extérieure encore plus dangereuse pour la Chine. La fabrication avancée est à forte intensité de capital et dépend fortement d'intrants stables : énergie, minéraux critiques, équipements de précision et réseaux de connaissances distribués à l'échelle mondiale. Les perturbations de l'un de ces facteurs augmentent les coûts, retardent la production et amplifient le risque financier. Dans un environnement géopolitique plus volatile, les secteurs destinés à assurer la compétitivité à long terme de la Chine deviennent plus vulnérables aux chocs systémiques.

C'est pourquoi Pékin préfère la restauration de la stabilité plutôt qu'un rôle élargi dans un ordre plus turbulent. Elle souhaite avoir accès à l'énergie, aux marchés et à l'influence au Moyen-Orient et non les fardeaux de la stabilisation régionale ou de l'équilibre entre puissances concurrentes. Peu importe la durée de la guerre en Iran, la Chine est peu susceptible d'escorter des navires à travers le détroit d'Ormuz, de faire pression sur Téhéran ou de tenter de remplacer Washington en tant que policier de la région. Cela ne reflète pas de l'indifférence mais de la prudence. Les dirigeants chinois restent profondément méfiants face aux engagements étrangers, surtout au Moyen-Orient, où les grandes puissances ont une longue histoire de déversement de prestige et de trésors dans des conflits qui apportent peu de bénéfices stratégiques.

La direction chinoise apporte la même arithmétique froide à Taïwan. Un États-Unis distrait pourrait effectivement créer une ouverture militaire ou politique. Pékin remarque lorsque Washington est étiré sur plusieurs théâtres. Mais là encore, les analystes américains supposent souvent que la simple existence d'une ouverture poussera la Chine à agir. Le calcul de Pékin est plus complexe. Les dirigeants chinois ne se demandent pas seulement si les États-Unis sont distraits. Ils demandent aussi quel genre d'États-Unis ils affronteraient lors d'un affrontement autour de l'île.

La réponse à cette question est sobre. Un États-Unis moins stable, plus militarisé et de plus en plus dépendant de la force comme avantage comparatif le plus clair pourrait être plus dangereux en cas de crise taïwanaise, pas moins. Si Pékin croit que Washington se comporte comme un empire en phase terminale et déclinant en légitimité et en confiance mais toujours inégalé en puissance dure et désireux de l'utiliser alors provoquer un affrontement devient bien plus risqué.

De plus, les dirigeants chinois reconnaissent qu'une invasion ou un blocus de Taïwan ne se produirait pas dans le vide. Cela perturberait le commerce, déstabiliserait les marchés financiers, mettrait à rude épreuve le transport maritime mondial et menacerait les relations avec les principaux marchés d'exportation, en particulier l'Europe et le Japon. Pour Pékin, c'est une combinaison profondément peu attrayante.

### LE PALAIS EN RUINE

Il est certain que Pékin souhaite réviser l'équilibre régional en Asie, affaiblir les alliances américaines, absorber Taïwan et construire un monde moins sensible à la pression américaine. Mais les méthodes privilégiées par la Chine restent incrémentales et asymétriques : politique industrielle, accès au marché comme levier, opérations d'influence politique, tactiques de « zone grise » telles que l'empiètement maritime et le cyberespionnage, et la construction progressive d'un système financier parallèle qui contourne le dollar. Pékin cherche à accumuler un avantage sans faire exploser le système.

Xi a encore des raisons de poursuivre une bonne relation de travail avec Trump. La Chine bénéficie d'une relation limitée avec les États-Unis centrée sur un commerce prévisible et rentable. Un États-Unis erratique qui alterne entre protectionnisme, aventurisme militaire et improvisation stratégique n'est pas un cadeau pour la Chine. Pékin souhaite la concurrence sur des termes qui restent intelligibles.

Pour Xi, la prochaine rencontre avec Trump à Pékin représente une opportunité politique. Les responsables chinois préfèrent mener la politique de pouvoir sous une image contrôlée plutôt que par des conflits militaires ou des perturbations du commerce. Bien qu'aucun ordre du jour officiel n'ait été annoncé, les observateurs s'attendent à ce que le sommet prolonge la trêve dans la guerre commerciale et puisse initier un rapprochement plus large entre Pékin et Washington. Mais la guerre en Iran a contraint Trump à reporter la réunion très attendue, initialement prévue pour fin mars. Plus la guerre en Iran se prolonge, plus il sera difficile pour Pékin de stabiliser les relations avec Washington et de façonner les conditions de la concurrence future.

Alors qu'il attend Washington, Pékin continuera à faire preuve de prudence. Malgré les bouleversements tectoniques

## Ce que la guerre d'Iran signifie pour la Chine

---

de la politique étrangère américaine sous l'administration Trump, l'objectif global de la direction chinoise reste inchangé : équilibrer les risques à court terme, y compris les chocs énergétiques, les perturbations commerciales et la volatilité des marchés, avec son objectif à plus long terme d'autonomie stratégique et de relations stables avec Washington. Ce calcul reflète quelque chose de fondamental dans la vision du monde chinoise. Pékin considère ses relations internationales moins par l'idéologie que par le commerce. Elle ne divise pas le monde autant en amis et ennemis qu'en clients et vendeurs. Cela ne rend pas la Chine moins stratégique.

Elle rend sa stratégie plus matérielle, plus transactionnelle, et plus préoccupée par la préservation des affaires comme d'habitude que par la poursuite d'un destin civilisationnel (et les conflits et coûts qui en découlent).

Le grand paradoxe, donc, est que Xi a obtenu à la fois ce qu'il désirait le plus (un États-Unis moins fiable, moins confiant et moins capable) et ce qu'il redoutait le plus : un système international plus volatile. Un États-Unis en déclin pourrait s'avérer plus dangereux qu'un puissant : une superpuissance instable de plus en plus tentée d'utiliser la force tant qu'elle le peut encore. Les dirigeants chinois comprennent ce que les décideurs américains oublient souvent : tout ce qui affaiblit les États-Unis ne renforce pas la Chine. Les erreurs de l'administration Trump ne profitent pas tant à la Chine qu'elles déstabilisent le système dont dépendent encore les deux puissances.

Il existe un vieil idiome chinois pour désigner les temps de bouleversements : même le bois le plus solide ne peut soutenir un palais en ruine. À Pékin, les autorités se précipitent pour renforcer la structure, tandis qu'à Washington, ils démolissent des murs pour y ajouter une salle de bal.

*Post-scriptum :*

*ZONGYUAN ZOE LIU est chercheur principal Maurice R. Greenberg pour les études sur la Chine au Council on Foreign Relations et chercheur principal à l'Institute for Global Politics de la School of International and Public Affairs de l'Université Columbia. Elle est l'auteure de Sovereign Funds : How the Communist Party of China Finance Its Global Ambitions.*